This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

LES HÉRÉTIQUES

DU MÊME AUTEUR :

Poèmes

LES PÆANS ET LES THRÈNES	1 vol.
CHEVALERIES SENTIMENTALES	1 vol.
INTERMÈDE PASTORAL	1 vol.
IMAGES TENDRES ET MERVEILLEUSES	1 vol.
AU HASARD DES CHEMINS	1 vol.

Contes

LE LIVRE DE LA NAISSANCE, DE LA VIE ET DE LA MORT DE LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE	1 vol.
LES CONTES DU VAMPIRE	1 vol.
L'ABBAYE DE SAINTE-APHRODISE	1 vol.

Théâtre

SAVITRI	1 vol.
UNE JEUNE FEMME BIEN GARDÉE	1 vol.

A.-FERDINAND HEROLD

—

Les Hérétiques

— OPÉRA EN 3 ACTES —

MUSIQUE DE

CHARLES LEVADÉ

Représenté pour la première fois à Béziers sur le théâtre des Arènes, le 27 août 1905

PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

Copyright MCMV by the Société du Mercure de France

—

The play *les Hérétiques* is entered according to act of Congress, in the year 1905 by the Société du Mercure de France, in the office of Librarian of Congress, at Washington.
All rights reserved.

ML
50
.L65
H56

Pour toute la musique, les parties d'orchestre, la mise en scène et les droits de représentation en France et à l'Etranger, s'adresser à MM. Enoch et Cie, éditeurs propriétaires pour tous pays.

Droits de traduction, de représentation et de reproduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède, la Norvège et le Danemark.

A

FERNAND CASTELBON DE BEAUXHOSTES

PERSONNAGES

ROGER DE BÉZIERS.....	MM. V. Duc
SIMON DE MONTFORT....	Dufranne
LE LÉGAT.....	Vallier
BELLISSENDE.....	Mmes Harriet Strasy
DAPHNÉ.....	Charles-Mazarin
ALMELYS.....	Charbonnel
LYCHAS.....	MM. Jean Valetté
AUBRY.....	Billot

PEUPLE — SOLDATS — JONGLEURS.

Béziers, XIIIe siècle.

Sous les remparts de la ville. La place d'un faubourg. Des maisons basses aux façades couvertes de plantes grimpantes. Des jardins, des chemins qui vont vers la campagne. Deux routes, à droite et à gauche, montent vers les portes principales de la ville. Par delà les remparts, on aperçoit la ville, dominée par la cathédrale Saint-Nazaire. Le faubourg est défendu par des ouvrages de fortifications avancés.

ACTE I

Rom. Lang.
Pièces 0
1-31-42
44800

Des hommes du peuple dressent des mâts sur la place, et les ornent de banderoles et de drapeaux. Des jeunes filles attachent aux maisons des guirlandes de fleurs et des bouquets. C'est une journée de vie active et rieuse.

SCÈNE I

AUBRY, LE PEUPLE

LE PEUPLE

Ehô ! Voici l'été, voici le temps des fêtes !
Dressons les mâts, déployons les drapeaux !
La gaieté du soleil a chassé les tempêtes.
Ehô ! Voici venir la joie et le repos.

AUBRY

C'est bien. Sur la ville qui chante
Et qu'en vain a voulu faner
L'hiver et la bise méchante
Le jeune rire va planer.

DES JEUNES FILLES

Parons de fleurs paisibles

La rue et la maison ;
Des chansons invisibles
Passent dans la saison.

LE PEUPLE

Ehô ! Vers le ciel plein de flammes
Monteront nos hymnes pieux.
Le bel été ravit nos âmes
Et tout l'espoir rit en nos yeux.

AUBRY

Que les moines, dans l'ombre épaisse des cellules,
Gagnent avec des pleurs le ciel, sans grand effort ;
Que les nonnes, parmi d'éternels crépuscules,
Geignent des cantiques de mort ;
Nous, nous ne vivons point en des soucis étranges,
Et, par la libre paix du jour,
Nous cueillons les bonnes vendanges
Du clair soleil et de l'amour !

LE PEUPLE

Ehô ! C'est la fête de gloire,
La fête de l'été vermeil.
Nous pouvons railler la nuit noire :
Voici la fête du soleil !

Entre l'abbesse Almelys. Elle s'arrête au fond du théâtre, indignée au spectacle de la joie populaire.

SCÈNE II

LES MÊMES, ALMELYS

ALMELYS

Peuple insensé, cesse tes chants impies.

A la voix d'Almelys, on cesse de travailler.

QUELQUES HOMMES

Almelys !

QUELQUES FEMMES

L'abbesse !

AUBRY

La sœur
De la comtesse.

ALMELYS

Vois, ô peuple, ta noirceur !
Ton crime affreux, il faudra qu'un jour tu l'expies !
Dieu, dont le souffle abat le chêne en la forêt,
Dieu pourrait s'irriter de ton ingratitude,
Et le châtiment serait rude
Dont sa droite te punirait.

Almelys descend au milieu de la place. On l'entoure, on l'écoute avec curiosité.

QUELQUES HOMMES

Pourquoi cette femme vient-elle
Troubler la paix de nos travaux ?

ALMELYS, avec une exaltation croissante.

Entends-tu la troupe immortelle
Des rouges cavaliers et des maigres chevaux ?
Leur fureur détruira la ville douloureuse
Où l'on ne songe à Dieu que pour le renier :
Du feu sanglant jaillit du gouffre qui se creuse
Et la ville n'est plus qu'un infâme charnier !

Elle semble contempler quelque étrange vision.

AUBRY, faisant un pas vers elle.

Aux filles dont les tristes yeux se voilent d'ombre
Criez vos paroles de deuil.

ALMELYS

Abaisse-toi, peuple d'orgueil !

AUBRY

Non, notre route n'est point sombre
Et, sans que rien puisse nous désunir,
Nous marchons librement vers le libre avenir !

LE PEUPLE

Oui, sans que rien puisse nous désunir,
Nous marchons librement vers le libre avenir !

On retourne au travail. Almelys est seule. Son exaltation tombe. Elle jette sur le peuple des regards douloureux. Entre Bellissende. Les deux femmes vont rapidement l'une à l'autre.

SCÈNE III

LES MÊMES, BELLISSENDE

ALMELYS

O ma sœur...

BELLISSENDE

Te voici.. Je t'ai mandée..
Mais tu sembles émue.

ALMELYS

Hélas, si tu savais,
Ma sœur, de quelle idée
Mon âme est obsédée !

Elle se passe la main sur les yeux, comme pour écarter une vision obstinée.

Dieu frappe les peuples mauvais.

BELLISSENDE

Ces gens t'auraient-ils outragée ?

ALMELYS

Celui qu'ils outragent, c'est Dieu,
Et les forfaits dont la ville est chargée
Seront expiés avant peu.
Que ce peuple égaré revienne à la sagesse ;
Qu'il demande le joug, qu'il reprenne le mors,
Et qu'au lieu de chants d'allégresse
Il n'ait que des cris de remords.

BELLISSENDE

Qui le remettra dans la voie ?

ALMELYS, avec violence.

Ce peuple, obscur troupeau, n'a-t-il pas un berger ?
Que le maître sache la route où s'engager,
Que le maître entende et qu'il voie !

BELLISSENDE, tristement.

Le berger ne voit plus le chemin gracieux
Qui conduit aux vertes collines,
Le berger a fermé les yeux
Au salut des lueurs divines.

ALMELYS, avec un geste d'effroi.

Quoi, le comte ?...

BELLISSENDE

Hélas ! mon époux
Est sourd aux voix anciennes.

Qu'est devenu le cher passé, — le temps si doux
Où le chant des harpes chrétiennes
Planait sur nous ?

Loin du monde impur et des fanges
Où s'égarent les pas humains,
Sûrs de nos heureux lendemains,
Nous écoutions chanter les anges.

Les cris, les blasphèmes hardis
Et les sanglots vils de la terre
Autour de nous semblaient se taire :
Je me croyais au Paradis.

Je vivais dans l'ombre, effacée,
Je fuyais le jour hasardeux :
Nous étions humbles, tous les deux ;
La prière était ma pensée.

Le soleil aux ardents rayons
N'offensait point notre prunelle,
Et c'était — ô vie éternelle —
En Dieu seul que nous nous aimions !

Maintenant...

ALMELYS

Quoi ? Le comte irait vers l'hérésie ?

BELLISSENDE

Un peuple aventureux guide sa fantaisie.

ALMELYS, durement.

Dieu n'épargnera pas celui qui le méprise !

BELLISSENDE

Dis-moi comment parler à sa raison surprise...

Almelys jette sur Bellissende un regard de mépris.

ALMELYS

Eh quoi, cet homme sans vertu,
Cet égaré, l'aimerais-tu ?

BELLISSENDE

Oui, je crois que je l'aime.

ALMELYS

Quand, sous la griffe des démons, sanglant et blême,
Tu le verrais gémir, comme un cerf aux forêts...

BELLISSENDE

Ah ! je crois que je l'aimerais !

Almelys s'éloigne de Bellissende.

ALMELYS, d'une voix rude.

Pauvre folle ! De ta démence
Je ne puis pas avoir pitié !
Suis ton misérable sentier.
A d'autres qu'à des fous Dieu garde sa clémence !

BELLISSENDE

Mais je veux le sauver...

ALMELYS

Pour toi,
Parce que tu l'aimes, ô folle!
Je n'ai point entendu dans ta parole
Le zèle de la foi!

BELLISSENDE

Ah! mon amour est pur de toute infâme ivresse!

ALMELYS

Tu le crois!

BELLISSENDE

Je hais les désirs maudits!
Ne m'abandonne point dans ma détresse.

Almelys, au moment de sortir, se retourne vers Bellissende.

ALMELYS, très froidement.

Puisse un jour le Seigneur t'ouvrir le Paradis.
Mais qui se prend aux charmes de la terre
Ne cueille qu'un amer laurier.
Adieu. Dans ma cellule austère,
Ma sœur, je retourne prier!

Elle s'en va. Bellissende est toute éplorée. Les gens du peuple se rapprochent d'elle. On la regarde avec pitié.

SCÈNE IV

BELISSENDE, AUBRY, LE PEUPLE

AUBRY, avec douceur.

Que votre époux, Madame, nous écoute
Et nous le sauverons !

Bellissende regarde le peuple avec crainte. Puis, peu à peu, elle se laisse aller à la colère.

BELLISSENDE

Vous ! écartez-vous de ma route,
Mécréants, qui n'avez pour Dieu que des affronts !
Le Comte, à la voix populaire,
Déserte le devoir sacré.
Hommes vils, je vous poursuivrai
De ma haine et de ma colère !

AUBRY

Le Comte hésite encore à marcher avec nous :
De l'esclave qu'il est nous saurons faire un homme.
Qu'il cesse de ployer humblement les genoux
Et qu'il rejette enfin le joug pesant de Rome !

LE PEUPLE

Voici l'été, voici le temps des fêtes !
Dressons les mâts ! Déployons les drapeaux !

La gaieté du soleil a chassé les tempêtes.
Ehô! Voici venir la joie et le repos.

BELLISSENDE

Taisez-vous! Taisez-vous ! Votre chant est infâme !
Ce sont les dieux impurs que vous ressuscitez.
O la plus folle, ô la plus chère des cités,
Te verrai-je périr par le fer et la flamme ?

LES JEUNES FILLES

Parons de fleurs paisibles
La rue et la maison ;
Des chansons invisibles
Passent dans la saison.

BELLISSENDE

Je vous entends.. horreur..

LE PEUPLE

Vers le ciel plein de flammes
Monteront nos hymnes pieux,
Le bel été ravit nos âmes
Et tout l'espoir rit en nos yeux.

BELLISSENDE, se voilant la face.

Misérables ! Dieu maudit votre culte !
Votre rire affreux m'effraie et m'insulte !

LE PEUPLE

Voici l'été, voici le temps des fêtes!
Dressons les mâts! Déployons les drapeaux !
La gaieté du soleil a chassé les tempêtes
Ehô ! Voici venir la joie et le repos.

Entre Roger.

SCÈNE V

LES MÊMES, ROGER

ROGER

Réjouis-toi, peuple robuste.
Peuple de braves et de forts,
Va. Tu peux rire sans remords :
Le rire est juste.

Il descend parmi le peuple.

LE PEUPLE

Ehô !

AUBRY

C'est bien, comte ! Chantez,
Riez avec ce peuple en fête !

Bellissende, toute effarouchée par la joie populaire, accourt vers Roger.

BELLISSENDE

Oh, monseigneur...

ROGER

Madame...

BELLISSENDE

Ecoutez ma requête,
Cher époux. Ces gens exaltés
Par je ne sais quelle folie...

ROGER

Madame, le fou n'est-il pas
Celui qui ne rêve que deuil et que trépas,
Celui dont la tristesse oublie
La clémence du jour, de l'aube et du printemps ?

BELISSENDE

Que dites-vous ?

ROGER

Laissez les propos insultants
Pour ce peuple joyeux de vivre,
Et comme lui, vous, la jeunesse et la beauté,
Souriez à l'instant heureux qui nous délivre,
Souriez au soleil, souriez à l'été !

BELLISSENDE, avec effroi.

Votre bouche s'ouvre au blasphème.

ROGER

O Bellissende, je vous aime,
Je serai fier que vous m'aimiez.
Ces jours divins sont les premiers
Où je comprenne l'amour même...
O Bellissende, je vous aime,
Je serai fier que vous m'aimiez.

Le ciel apaise ses colères,
Les liens cruels sont brisés :
Voici luire, pour nos baisers,
Le calme tendre des nuits claires.
Le ciel apaise ses colères,
Les liens cruels sont brisés.

Je vous aime, ô la plus belle des reines,
Et je serai fier d'être aimé de vous.

Bellissende repousse Roger d'un geste brusque.

BELLISSENDE

Amours maudites ! Amours vaines !

Les yeux au ciel :

Seigneur, Seigneur, ayez pitié de mon époux !

S'éloignant :

Puisse vous épargner l'orage,
O vous que subjugue l'erreur.
Je fuis un époux qui m'outrage

Et dont l'amour me fait horreur.

Bellissende s'enfuit.

SCÈNE VI

ROGER, AUBRY, LE PEUPLE

ROGER

Reviendra-t-elle à moi? J'ai l'âme triste.
Celle que j'aime m'a quitté.
Partout, autour de moi, c'est la gaieté...
J'ai l'âme triste.
Celle que j'aime me résiste.

Son front était si clair! J'ai l'âme triste.
Celle que j'aime m'a quitté.
Elle était mon courage et ma bonté.
J'ai l'âme triste...
Que la pitié du ciel m'assiste!

AUBRY, s'approchant de Roger.

Monseigneur, relevez le front!
Nos fêtes vous consoleront.
Contre une ville ivre de liberté
Les foudres de Rome sont prêtes

Et le cri de guerre est jeté :
Les batailles demain succéderont aux fêtes.

ROGER

Hélas, je ne sais où je vais.
L'ordre romain est rigoureux, mais Rome est forte,
Et ne sommes-nous pas guettés par le Mauvais?
Je suis comme la feuille morte,
Et je tremble au vent qui m'emporte.

AUBRY

Vous arriviez joyeux, et vous chantiez.

ROGER

Oui, j'ai des heures de révolte :
Je veux alors marcher dans vos libres sentiers.
Et puis, je songe aux pâles fleurs qu'on y récolte,
Je me vois dépouillé par le Romain,
Je me vois, le cierge à la main,
La corde au cou, pieds nus, gémissant sur mon crime,
Je vois la flamme rouge du bûcher
Qui caresse la chair vive de la victime...
Hélas, hélas, dans quel chemin vais-je marcher?

Des hommes sont groupés au fond de la place : ils ont, vers la droite, des regards attentifs; ils font à leur compagnons signe d'approcher.

QUELQUES HOMMES

Voyez, voyez!

D'AUTRES

Comme ils sont drôles!

QUELQUES FEMMES

Ils sont vêtus de brillantes couleurs.

D'AUTRES

Des oripeaux parent leurs fronts et leurs épaules.

Tout le peuple regarde ceux qui viennent.

LE PEUPLE

Ce sont des baladins, — des mimes, — des jongleurs!

Entre une troupe d'hommes et de femmes. Ils sont vêtus de costumes éclatants, étranges. La dernière, vient une femme, toute enveloppée de voiles, qui se tient d'abord un peu à l'écart des autres.

SCÈNE VII

LES MÊMES, LYCHAS, DAPHNÉ, JONGLEURS

LYCHAS

Salut, bonnes gens!

LE PEUPLE

Salut!

LYCHAS

Qu'on s'incline
Devant les serviteurs de la Muse divine !

Nous sommes de gais compagnons.
Nous régnons
Par la science et par l'adresse,
Vous nous verrez danser, sauter
Et chanter,
Doux de grâce et forts d'allégresse.

Nous vous dirons en mots subtils
Les périls
D'où s'échappa le sage Ulysse,
Ou les plaisirs et les douleurs
Que les fleurs
Nous révèlent par leur calice.

Nous conversons avec les cieux,
Et nos yeux
Sont savants à voir le mystère ;
Les Dieux nous disent leurs exploits
Et les lois
Qui régissent la vieille terre.

Ne méprisez pas nos haillons :
Des rayons

Frôlent parfois nos fronts timides,
Et, quand notre voix prend l'essor,
C'est de l'or
Qui luit à nos pauvres chlamydes !

LE PEUPLE

Très bien !

AUBRY

Vous paraîtrez à la fête, demain ?

Roger, perdu dans ses rêveries, est d'abord resté indifférent à ce qui se passe autour de lui. Puis les cris du peuple l'ont éveillé. Il aperçoit la femme voilée ; il la regarde curieusement. Il fait signe à Lychas de venir lui parler.

ROGER

Homme..

LYCHAS

Seigneur ?

ROGER

Au détour du chemin
Cette femme, dans de longs voiles...
Je ne vois que ses yeux : on dirait deux étoiles.

LYCHAS

C'est la merveille de notre troupe.

ROGER

Je veux
Lui parler.

Lychas s'approche de la femme.

LYCHAS

Sois obéissante.

La femme, toujours voilée, descend lentement vers Roger.

ROGER

Qui donc es-tu? Réponds.

DAPHNÉ

Je suis une passante.
Je suis très blanche, et j'ai de grand cheveux,
Mes lèvres sont rouges et fraîches,
Et mes yeux purs dardent des flèches
Dont la molle blessure est douce à mon amant.

ROGER

Ta parole est un charme, ô passante!
Ton regard est clément,
Et je sais une peine récente
Qui se meurt lentement, doucement!
Dis-moi ton nom.

DAPHNÉ

Daphné, le nom de celle

Qu'aima le berger Apollon.
Un soleil radieux ruisselle
Dans les prés qu'à l'enfance a frôlés mon talon.
Le destin m'a souri, car la Grèce est ma mère,
La terre harmonieuse et vaillante, au grand nom.
Je sais les vers ailés de Pindare et d'Homère
Et j'ai vu le soleil baiser le Parthénon.

Peu à peu, Daphné a rejeté ses voiles. Roger la contemple longuement.

ROGER, la voix tremblante.

Je t'attendrai ce soir, ô divine passante !
Enchante ma douleur avec ton chant doré.

DAPHNÉ

Bien. Il se peut que je consente.
Tu connaîtras mes chants, et je te guérirai.

Elle s'éloigne de Roger, qui la suit des yeux. Roger se tourne vers les jongleurs.

ROGER

Amis, demeurez dans ma ville.
Qu'elle vous soit un bienveillant asile.

LYCHAS,

Merci, noble Seigneur. Pour réjouir
Vos yeux et vos oreilles,
Nous inventerons des merveilles.
Peuple, nous saurons t'éblouir.

LES HOMMES

Ehô! Les fêtes seront belles.

LES FEMMES

Le front paré de fleurs nouvelles,
Nous danserons jusqu'à la nuit.

LE PEUPLE

Ehô! Les fêtes seront belles,
Le bonheur vient, la douleur fuit.

On fait des rondes, on rit. Tout à coup, seul, paraît un moine. Il s'arrête au fond du théâtre, et parle d'une voix impérieuse.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LE LÉGAT

LE LÉGAT

Arrêtez les apprêts d'une fête barbare.

Les bras croisés, le front hautain, le regard dur, il descend vers Roger. Les chants et les rondes ont cessé.

Comte, j'apporte ici des ordres absolus.
Je viens montrer la route au peuple qui s'égare,
Qui blasphème, qui raille, et qui n'obéit plus.

ROGER

Eh quoi? dans ma ville, un prêtre
Ose parler en maître?

LE LÉGAT

Modère ton ardeur, attends jusqu'à demain :
Respecte le légat romain.

LE PEUPLE

Le légat!

LE LÉGAT

Oui : je parle au nom de votre père,
Au nom du Pape, au nom de Jésus, votre Dieu!
Votre erreur le consterne, et sa clémence espère
Vous épargner la mort horrible par le feu.

AUBRY

Moine...

LE LÉGAT

Tais-toi! Le salut des peuples se fonde
Sur leur obéissance au Saint-Père. J'ai dit.
Souvenez-vous de ceux que leur orgueil perdit.
La nuit de mon manteau couvre la paix du monde.
Comte, en vertu d'un pouvoir singulier,
Jusqu'à demain je t'octroie une trêve.
D'ici là, tâche d'oublier

Aux pieds des remparts paraît un homme enveloppé d'un grand manteau. Bientôt le Légat le rejoint.

SCÈNE I

SIMON DE MONTFORT, LE LÉGAT

LE LÉGAT

Est-ce vous, Comte de Montfort?

SIMON

C'est moi, mon père.

LE LÉGAT

Bien. Les troupes?..

SIMON

Elles approchent de ces murs, par petits groupes,
Et, demain, nous pourrons frapper la ville à mort.
O ville ingrate, ville impure
Qui méprisas le maître souverain,
Ville de crime et de parjure,

Te voilà prise en un cercle d'airain.
Tu connaîtras l'effroi des vengeances célestes.
Un nuage mortel fondra bientôt sur toi,
Et tu regretteras, en ces heures funestes,
D'avoir bravé le Pape-Roi.

Brusquement.

Mon père, dès ce soir, s'il était nécessaire,
Nous pourrions essayer l'assaut.

LE LÉGAT

Non ! Il faut ménager encore l'adversaire
Et lui donner le temps d'un repentir sincère.

SIMON

Quand il sera pris au réseau,
Si, sourd à la menace,
Il garde son audace,
Nous le briserons, vil roseau.

LE LÉGAT

Que votre bras s'appesantisse
Sur ceux qui nous auront trahis.

SIMON

Votre parole est la parole de justice,
Mon père : vous n'avez qu'à parler, j'obéis

Avec violence :

Pour chasser la race exécrée
Qu'il voue au supplice cruel,

C'est nous qu'a choisis l'Eternel ;
Voici la pieuse curée.

Là-bas, vers les sombres étangs,
Entendez-vous le cerf qui brame?
Il voudrait fuir, il n'est plus temps :
Nous le frappons de notre lame.

Ils s'étaient dressés, les valets,
Contre la puissance divine.
Voyez le ciel qui s'illumine
Des bûchers aux sanglants reflets.

La chasse du Seigneur sera belle!
Tayaut, tayaut, hardi les chiens!
Voyez fuir lâchement le rebelle :
Il ne sait plus les sentiers anciens.
La forêt devient son ennemie,
Il est pris en de vivants liens,
Il meurt dans l'horreur et l'infamie,
Tayaut, tayaut, hardi les chiens!

LE LÉGAT

Que tout soit prêt pour la bataille!
Jusqu'à ce soir, je reste ici
Pour laisser à la valetaille
Le loisir d'implorer merci.

Simon sort. Entre, d'un pas grave,
Almelys. Bellissende la suit, furtive-

ment, et reste d'abord au fond du théâtre.

SCÈNE II

LE LÉGAT, ALMELYS, BELLISSENDE

LE LÉGAT

Ma sœur, je vous salue en Dieu.

ALMELYS

Je vous salue,

Mon père.

LE LÉGAT

Grâce à votre parenté,
Vous savez les desseins secrets de la cité?

ALMELYS

Hélas! comme Roger, la ville est résolue
A suivre pour jamais l'erreur.

Bellissende descend rapidement vers le Légat.

BELLISSENDE

Mon père, pardonnez!

ALMELYS

Ma sœur!

LE LÉGAT, avec rudesse.

Que voulez-vous?

BELLISSENDE

J'implore, hélas! votre douceur.

Mon père, je vous en supplie,
Soyez clément à la folie
De mon époux;
Vous qui déchaînez la tempête,
Epargnez à sa jeune tête
Votre courroux.

LE LÉGAT, très durement.

Je ne puis pardonner une faute exécrable.

BELLISSENDE

Ne soyez pas inexorable!
Etes-vous sûr de vous lorsque vous condamnez?
Il est des crimes que Jésus a pardonnés.

LE LÉGAT

Il me trouve trop lent à rétablir ses lois.

ALMELYS

Ils l'ont crucifié pour la seconde fois!

BELLISSENDE, avec angoisse.

Un rêve hideux me hante.

Les yeux hagards, la gorge béante,
Un corps est traîné, parmi des cris.
C'est lui !... Des chiens vils à la rouge mâchoire
Hurlent l'infâme victoire
Et déchirent ses membres flétris !
Ah, le Dieu dont la voix fut douce à Magdeleine,
Aurait pitié de mes douleurs ;
Il jetterait sur moi les fleurs
De pardon gracieux dont sa main tendre est pleine.

LE LÉGAT

Non ! C'est en vain que vous le suppliez.

BELLISSENDE

Celui dont la lèvre adorable régénère
Ne peut pas vous donner un ordre sanguinaire.

Elle se jette aux genoux du Légat.

Ah, je suis à vos pieds !

Désespérée.

C'est horrible !
Non ! Ce meurtre n'est pas possible.

Vers Almelys.

Ah, sauve-le, ma sœur !

ALMELYS

J'ai pitié, malgré tout,
De ta vaine folie.

Au Légat, lentement.

Si le comte venait humblement, tout à coup,

Remettre dans vos mains sa puissance abolie?

LE LÉGAT

Pris de pitié pour cette humilité craintive,
Peut-être crierais-je : Qu'il vive!

ALMELYS

Tu l'entends : c'est l'ordre sacré.

BELLISENDE, avec joie.

Ah, ma sœur, je le sauverai!

Elle sort rapidement.

SCÈNE III

LE LÉGAT, ALMELYS

ALMELYS

Bénissez-moi, père.

LE LÉGAT

Soyez bénie,
Ma sœur, et retournez en paix
Prier le Dieu dont la clémence est infinie.

ALMELYS

Ah, puisse-t-il, pour prix de mes humbles respects,

Me recevoir un jour dans la demeure élue!

LE LÉGAT

Je vous salue en Dieu, ma sœur.

ALMELYS

Je vous salue.

Ils se séparent. — La scène reste vide un instant. — Puis on voit paraître Roger et Daphné.

SCÈNE IV

ROGER, DAPHNÉ

ROGER

Voici le jour qui frôle mes paupières,
Le jour clément, le jour heureux et pur.
L'herbe sourit aux fentes du vieux mur
Dont le soleil vivant dore les pierres.

Viens près de moi, toi qui m'as consolé!
Viens! Redis-moi tes chansons! Il me semble
Que le chemin où nous errons ensemble,
Les pas mortels ne l'ont jamais foulé.

DAPHNÉ

Mes pieds clairs ont foulé le sable heureux des routes,

J'ai suivi des chemins qu'on ne connaissait plus ;
J'ai compris l'hymne des forêts aux larges voûtes,
Et j'ai cueilli les fleurs et les fruits des talus.
J'ai vu rire la Nymphe aux bulles des cascades
Et je sais la chanson que les Faunes velus
Disent aux blondes Oréades.

Toi qui pleurais, tu me suivras vers le doux monde.
Tes regards incertains cherchent des Dieux nouveaux.
Là-bas, dans la forêt ou sur la plage blonde,
Ils t'attendent, ces Dieux cléments à leurs dévots.

Là, tu verras surgir la plus belle, la Reine,
Délices d'or des yeux enchantés et surpris,
La fille du grand ciel et de la mer sereine,
Vénus, déesse claire, amante aux seins fleuris.

ROGER

Vénus ! C'est le démon sauvage
Qui prend les chevaliers en ses filets !
Le héros qui va vers son palais
S'alanguit en un triste esclavage.

DAPHNÉ

Ah, malheureux !
Sans connaître Vénus, tu la blasphèmes !
Par elle, tu fuiras les pays ténébreux,
Par elle, nous saurons les tendresses suprêmes.

Vénus! ô volupté des hommes et des Dieux,
Souveraine féconde,
Force, pensée, amour! ton pouvoir glorieux
Peuple la terre et l'onde.

Vénus, pensée, amour! Illumine nos fronts
De ta sainte lumière.
Guide-nous aux jardins où nous nous aimerons,
Vénus, force première!

ROGER

O femme, conduis-moi vers le royaume clair
Où règne la belle Déesse.
Tout l'avenir clément sourit à ma tristesse.
Le printemps a chassé l'hiver!

Ta parole enchanteresse
Est consolante, ô Daphné!
L'éternel printemps caresse
La barque où tu m'as mené,
Et je vogue avec ivresse
Vers un monde fortuné.
Ta parole enchanteresse
Est consolante, ô Daphné!

DAPHNÉ

Que tes souffrances soient guéries.
Vois dans mes yeux

Luire toutes les pierreries,
Luire tout le ciel radieux.

Toi que les chagrins et les fièvres
Avaient dompté,
A la rouge fleur de mes lèvres
Bois la divine volupté !

Entre Bellissende, Daphné s'échappe.

SCÈNE V

BELLISSENDE, ROGER

BELLISSENDE

Malheureux ! Malheureux !

ROGER

Bellissende !

BELLISSENDE

Infamie !

N'essayez pas de vous justifier.

ROGER

Eh quoi, pouvez-vous oublier
Les fiers dédains...

BELLISSENDE

Je n'étais pas votre ennemie.
L'ingrat me délaisse et me fuit !

ROGER

Mon bonheur, vous l'aviez détruit !
Une autre a paru. Sa parole
Est la chanson divine qui console.

Bellissende a fait un pas, comme pour sortir. Puis, elle se ravise brusquement, elle s'approche de Roger.

BELLISSENDE

Ah, malgré tout, je veux te sauver du péril.
Le légat du Saint Père a parlé.

ROGER, presque brutal.

Que veut-il?

BELLISSENDE

Il ordonne...

ROGER, avec ironie.

Vraiment? il ordonne.

BELLISSENDE

Je tremble...
Ne raillez pas... ses ordres sont divins...
Vous... Vos sujets... vous périrez ensemble,
Si...

ROGER

Si?

BELLISSENDE

C'est pour vous sauver que je vins...
Vous seul... La ville doit périr... Dieu la condamne...
Mais vous...

ROGER

Moi?..

BELLISSENDE

Vous... Vos regards me font peur...
Abandonnez l'espoir trompeur,
Rejetez un culte profane...
Allez, le front humble, les yeux baissés,
Trouver le légat du Saint Père...
Ah, ah, votre regard railleur me désespère...

ROGER

Ne devinez-vous pas comme vous me blessez?

BELLISSENDE

Le Seigneur veut que le coupable s'humilie.

ROGER

Le coupable!

BELLISSENDE

Non, non... je ne sais pas... Il faut

Que je vous sauve... L'échafaud
S'apprête... S'échapper... Folie !
A genoux... Le légat vous attend... A genoux...

D'une voix douloureuse

Ayez pitié de moi, mon époux, mon époux !

ROGER

Non, je n'irai pas, humble et lâche,
M'humilier devant un moine plein d'orgueil.
Je serai digne de ma tâche :
On pourra, si je meurs, honorer mon cercueil.

Daphné est rentrée depuis un instant. Elle a entendu les dernières paroles de Roger. Elle descend lentement vers lui.

SCÈNE VI

LES MÊMES, DAPHNÉ

DAPHNÉ, descendant, à Roger.

C'est bien dit. Ne tremble pas. Dresse
Le front. Sois fier. Tu seras fort,
Et qu'aillent pleurer leur détresse
Ceux qui changent la vie en mort.

Bellissende qui, à la voix de Daphné, s'est retournée, fait quelques pas vers elle.

BELLISSENDE

mme, femme, tais-toi. Tu m'as pris ma tendresse.

ROGER

Elle m'a délivré du mauvais sort.

BELLISSENDE, à Roger.

Ecoute ma voix suppliante,
Je te montre les vrais chemins.

DAPHNÉ, entre Roger et Bellissende.

Pour celui dont l'âme est vaillante,
Il est de joyeux lendemains.

ROGER

Non, je ne crains pas la déroute :
Parmi la lumière, j'écoute
La voix suprême de l'espoir.

DAPHNÉ

Regarde tout le ciel sourire.

BELLISSENDE

Où t'emporte un affreux délire ?
Redoute le sanglot du soir.

ROGER

Je veux combattre avec mes frères,
Et si, par un mauvais hasard,

Les batailles me sont contraires,
Je mourrai, la flamme au regard !
Je ne crains pas que mon renom s'anéantisse :
J'aurai lutté pour la justice !

BELLISSENDE, s'éloignant de Roger.

Hélas, hélas, vous que j'aimais,
Je dois vous quitter pour jamais !

Elle sort.

SCÈNE VII

ROGER, DAPHNÉ

ROGER

C'est toi qui m'as rendu l'espoir et le courage,
Daphné ! Que le légat parle d'un ton hautain :
Je chasserai le prêtre orgueilleux qui m'outrage !
Puis que m'emporte le destin !
La fête qu'il veut interdire
Chantera ses chants vers les cieux.
Que s'éveille la noble lyre
Sous les doigts vaillants et joyeux.
Laissons la tristesse aux esclaves :
Les peuples joyeux font les peuples braves.

Daphné remonte vers le fond du théâtre.

DAPHNÉ

Compagnons, accourez ! Un sourire divin
Eclaire vos lèvres d'aurore.
Accourez ! Enseignez au peuple qui l'ignore
Le mystère du pain, le mystère du vin !

Derrière Lychas et les jongleurs, le peuple envahit le théâtre.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LYCHAS, LES JONGLEURS, LE PEUPLE

LYCHAS

Peuple, fais trêve à tes colères.
Voici l'heure des bons répits.
Vois Bacchus, Dieu des vignes claires,
Vois la pure Cérès, aux mains blondes d'épis.
Accourus au banquet où l'on te convie,
Homme ! Ton labeur n'a pas été vain.
Adore la terre, adore la vie !
C'est la fête du pain, c'est la fête du vin.

Les jongleurs se mettent à danser. Ils représentent le don fait aux hommes par Cérès et par Bacchus, des blés et de

la vigne. On se partage le pain et le vin, et Vénus, déesse de l'amour, apparaît triomphalement parmi les hommes heureux.

LYCHAS

Vénus, ô volupté des hommes et des Dieux,
Souveraine féconde,
Force, pensée, amour ! Ton pouvoir glorieux
Peuple la terre et l'onde.

Vénus, pensée, amour ! illumine nos fronts
De ta sainte lumière !
Guide-nous aux jardins ou nous nous aimerons,
Vénus, force première !

LE PEUPLE

Vénus, pensée, amour ! illumine nos fronts
De ta sainte lumière !
Guide-nous aux jardins où nous nous aimerons
Vénus, force première !

Tandis qu'on dansait et qu'on chantait encore, le Légat est sorti de la ville. Il descend lentement vers la place, en jetant vers le peuple des regards sévères à la fois et douloureux.

SCÈNE IX

LES MÊMES, LE LÉGAT

LE LÉGAT, descendant vers la place.

Heu miseri !
Heu miseri !

Les danses et les chants ont cessé. Le Légat traverse le peuple, qui s'écarte devant lui. Il s'avance vers Roger.

Comte, l'heure est venue. Es-tu prêt à me suivre
Vers le divin pardon ?

ROGER

Je suis libre et libre je veux vivre.

LE LÉGAT

Ton salut éternel, en fais-tu l'abandon ?

Il s'éloigne, puis revient encore.

Veux-tu maudire l'œuvre infâme de Satan ?

ROGER, avec force.

Légat, je te chasse, va-t'en !

Le Légat se tourne vers le peuple. On s'écarte devant lui.

LE LÉGAT, avec un grand geste de malédiction.

Peuple vain, qui n'as pas voulu t'humilier,
Je te livre au bras séculier !

Il sort. Daphné s'élance au milieu du théâtre.

DAPHNÉ

Tu dormais dans la nuit obscure,
Arrache-toi, peuple, au sommeil ;
Pour briser la haine et l'injure,
Lève-toi, casqué de soleil !

ROGER

Que nous importent les blessures ?
Voici l'heure du grand réveil.
Nous irons, par les routes pures,
Vers le bonheur, vers le soleil !

Le peuple, fièrement, entoure Daphné et Roger.

LE PEUPLE

Oui, nous combattrons, l'âme en fête.
Nos courages sont exaltés !
Nous combattrons pour la conquête
De nos suprêmes libertés !

ACTE III

Près des remparts, sont groupés des hommes d'armes, qui regardent ce qui se passe au loin.

SCÈNE I

AUBRY, HOMMES D'ARMES

UN GROUPE

Voyez ! la plaine est couverte
De leurs épais bataillons.

UN AUTRE GROUPE

Ils ont juré notre perte :
Qu'importe ? Nous les raillons.

PREMIER GROUPE

Notre bras est lourd et fort.

SECOND GROUPE

Nous ne craignons pas la mort.

AUBRY

Oui, compagnons, la lutte sera chaude.

PREMIER GROUPE

Nous n'avons souci de leurs coups.

AUBRY

La mort est là qui ricane et qui rôde.

SECOND GROUPE

Nous avons le bon droit pour nous.

AUBRY

Quand l'ennemi nous assaille,
Ruons-nous dans la bataille,
Le front haut, le regard sûr,
Et, si la force nous dompte,
Nous mourrons sans peur, sans honte :
Pour nous l'avenir est pur.

TOUS

Notre cause est noble et juste
Et ceux dont la foi robuste
Adore la liberté
Béniront notre mémoire
Et rediront notre gloire
Dans le temps illimité.

Adieu, terre clémente et blonde,
Pays aimé, pays joyeux,
Qu'illustre la vigne féconde,
Adieu, soleil, bonheur des yeux !

PREMIER GROUPE

Voyez, ils marchent vers la ville.

SECOND GROUPE

Courons vers eux ! Combattons-les !

TOUS

Oui, frappons cette race vile :
Nous ne craignons pas des valets !

Ils sortent. Entrent Roger, armé, et Daphné.

SCÈNE II

ROGER, DAPHNÉ

ROGER

Voici le temps de la dernière lutte,
Voici l'heure où l'on crie, où l'on pleure, où l'on meurt.
Qui sait quel deuil, qui sait quelle clameur
Accueillera ma victoire ou ma chute ?

DAPHNÉ

Quel que soit le succès du combat où tu cours,
Ton nom sera béni des héros et des sages ;
On le glorifiera dans le lointain des âges :
C'est pour la liberté que tu donnes tes jours.

ROGER, tendrement.

O Daphné ! si la mort me touche de son aile,

Au moment où la nuit emplira ma prunelle,
Je n'aurai qu'un regret :
Je ne te verrai plus, toi, la Consolatrice !
Ton beau regard suffit pour que le mal guérisse :
C'est toi qui m'as sauvé quand mon âme souffrait.

Adieu. La bataille m'appelle :
Je suis joyeux, je me sens fort.
Je dompterai le sort rebelle
Adieu. Je ne crains plus la mort.

Au moment où Roger va sortir entre Bellissende. Elle va tomber aux genoux de Roger.

SCÈNE III

LES MÊMES, BELLISSENDE

BELLISSENDE

Mon cher époux !

ROGER

Que voulez-vous ?

BELLISSENDE

Pardonne.

ROGER

Vous pardonner ?

BELLISSENDE

Je sais mes torts.

Je pleure... j'ai les yeux brûlés par le remords...
Pardonne-moi... ta route est bonne...
Je voulais t'entraîner vers les mauvais chemins ;
Mais c'est fini... Va, nous aurons de beaux demains.

Roger relève Bellissende.

ROGER

Bellissende...

BELLISSENDE

J'étais infâme.
Oui, je te conseillais d'être lâche... de fuir...
C'était vil... c'était te trahir...
Pardonne! Le Légat avait troublé mon âme.

Daphné, qui s'est d'abord tenue à l'écart, s'approche de Roger.

DAPHNÉ, avec douceur.

Pardonne-lui! Sois bon. Tu seras grand.
Pardonne-lui, car elle t'aime.
Pardonne à son amour souffrant.
Cueillez les purs baisers que le doux printemps sème.

ROGER

O Daphné! que dis-tu?

DAPHNÉ

Prends-la! Tu l'as toujours aimée.
Tu la cherchais en moi... Suis la route embaumée,
Toi que le désespoir n'aura pas abattu.

ROGER

Et toi, Daphné?

DAPHNÉ

Moi ? Je suis la Passante,
Celle qui rend la force au courage lassé.
Tu redevins toi-même à ma voix caressante.
Sois bon. Sois fort. J'aurai passé.

ROGER

O Daphné ! Daphné !

BELLISSENDE, très émue.

Mon amie !
Mes yeux sont délivrés d'un voile ténébreux
Et toute ma douleur s'est endormie.

DAPHNÉ

Je partirai bientôt... Soyez heureux.

Au loin retentissent des appels de trompette. Roger tressaille.

ROGER

Ecoutez ! Ecoutez le cri rouge du cuivre !
Il m'appelle, là-bas,
Vers la rudesse des combats.
Puisse la victoire me suivre !

BELLISSENDE

Toi qui souffrais, toi que l'espoir sauva,
Mon époux, va combattre ! Va !

S'exaltant :

Astre doux et puissant qui règles la journée,
Eclaire-nous, soleil, de tes feux les plus purs,

Et que l'heure qui vient soit l'heure fortunée
Où le rude ennemi fuira loin de nos murs.

TOUS TROIS

Astre doux et puissant qui règle la journée,
Eclaire-nous, soleil, de tes feux les plus purs,
Et que l'heure qui vientsoit l'heure fortunée
Où le rude ennemi fuira loin de nos murs.

Roger sort. Daphné et Bellissende, sur la muraille, le suivent des regards.

SCÈNE IV

DAPHNÉ, BELLISSENDE, LES FEMMES

DAPHNÉ

Il s'en va.

BELLISSENDE

Son allure est fière.

DAPHNÉ

Son bras est fort.

BELLISSENDE

Il ne faiblira point.

DAPHNÉ

Il chevauche dans la lumière.

BELLISSENDE

Sa large épée étincelle à son poing.

Nouveaux appels de trompette. Des femmes envahissent le théâtre.

LES FEMMES

Toute la campagne résonne,
La campagne noire de fer.
On dirait le farouche automne
Qui harcèle la vaste mer.

BELLISSENDE

Les nôtres vont d'une marche affermie.

DAPHNÉ

Ils ont chargé!

BELLISSENDE

L'ennemi rompt.

LES FEMMES

Les nôtres ont brisé le front
De l'armée ennemie.

TOUTES

Un bruit sourd, un bruit amer
Emplit la campagne en larmes,
La campagne heureuse hier;
Les armes brisent les armes.

DAPHNÉ

L'air est rouge, et le sang
Jaillit, éclaboussant
Le ciel éblouissant!

BELLISSENDE

C'est l'horrible mêlée.
La plaine désolée
A des cris de fureur.

LES FEMMES

Ecoutez la mort chanter. O terreur !

BELLISSENDE

Voyez à l'horizon...

DAPHNÉ

De la poussière
Forme un nuage où des éclairs brillent parfois.

BELLISSENDE

C'est du fer que j'entrevois,
Où vient jouer la lumière.

TOUTES

Ce sont des ennemis nouveaux.

DAPHNÉ

Regardez... Ecoutez le pas des lourds chevaux.

BELLISSENDE

Le comte a rallié ses hommes.
Hélas, nous sommes
Bien peu nombreux auprès de l'ennemi.

DAPHNÉ

Les cavaliers chargent.

LES FEMMES

Tout a frémi.

BELLISSENDE

C'est affreux ! Je me sens qui tremble toute.

DAPHNÉ

Non, ne prends pas ce visage affolé.

QUELQUES FEMMES

Les nôtres tiennent bon.

D'AUTRES

Non, ils ont reculé !

BELLISSENDE

J'entends sonner les clairons noirs de la déroute.

DAPHNÉ

Le mur peut être défendu.

BELLISSENDE

Oui, oui... tant que Roger vivra, rien n'est perdu.

Roger entre, couvert de poussière et de sang. Les hommes d'armes le suivent.

SCÈNE V

LES MÊMES, ROGER, HOMMES D'ARMES

ROGER

Oh, le nombre, le nombre...
Nous reculons devant un flot massif et sombre.

BELLISSENDE

Roger !

DAPHNÉ

Roger !

BELLISSENDE

Blessé ?

ROGER

Non, ce n'est rien !
Il faut que nos âmes soient fortes.
Ne laissons pas la chère ville sans soutien.
Qu'on défende les portes !

BELLISSENDE

Ah, je sens palpiter à se rompre mon sein.

ROGER

Qu'on sonne le tocsin !
Contre la horde accourue,

Cette horde sans raison,
Femmes, vieillards, défendez chaque rue,
Défendez chaque maison !

TOUS

Cité libre, cité chérie,
O mère toujours inflétrie,
O cavale au col indompté,
A nous, levés pour te défendre,
Bien hardi qui saura te prendre !
Vive la liberté !

Le peuple se disperse. — On entend les premiers sons du tocsin. Des coups sourds retentissent contre les portes et les murailles.

DAPHNÉ

Contre les murs, contre les portes, ils font rage.

BELLISSENDE

Si nous allions succomber à l'orage.

ROGER

Non ! Je suis toujours là, debout !

Une porte s'effondre. Des ennemis apparaissent au sommet des remparts. Entrent Simon de Montfort et le Légat.

SCÈNE VI

ROGER, BELLISSENDE, DAPHNÉ, SIMON, LE LÉGAT, SOLDATS

SIMON

La ville est à nous.

ROGER

Pas encore !

Pare ce coup !

Il veut frapper Simon. Simon évite le coup de Roger.

SIMON

Va ! je suis protégé par le Dieu que j'adore !
Je frapperai sans merci
Ce mécréant endurci,
Et que le Diable ait son âme.

ROGER

C'est toi que la mort réclame.

Simon et Roger s'attaquent avec fureur.

SIMON

A ton tour, pare ceci.

DAPHNÉ

Lutte, ami, lutte sans crainte.

LE LÉGAT

Dieu te voit, ta cause est sainte.

Enfin Simon atteint Roger.

ROGER

Ah... c'est la mort ! La chasse est joyeuse et féconde.

Il tombe. Simon, l'épée haute, se tourne vers ses hommes.

SIMON

Tayaut, tayaut, hardi les chiens !

LE LÉGAT

Allez, fouillez la ville immonde !
Un jour de sang rougeoie aux remparts, que je tiens.

Simon et les hommes se ruent vers la ville. Le Légat, hautain, sort lentement. Le tocsin sonne toujours. De temps à autre, des cris de douleur viennent du lointain.

SCÈNE VII

ROGER, BELLISSENDE, DAPHNÉ

ROGER

Voici venir la mort. Ah, le Destin m'accable.
Plus nombreux qu'au bord de la mer les grains de sable
Ils se sont rués contre nous.
Je les ai combattus ! J'ai lutté sans relâche,
Et j'ai, jusqu'à la mort, fait, les yeux hauts, ma tâche :
Je n'ai point plié les genoux.

Adieu, Bellissende adorée,
Adieu, Daphné ! Soleil, adieu !

BELLISSENDE

Roger ! Roger !

Souriant étrangement.

Voici luire l'heure espérée...
Voici l'heure divine où s'exauce mon vœu...
Je suis à toi... je suis à toi... toute... je t'aime....

Elle saisit un poignard à la ceinture de Roger et se frappe.

ROGER

Unissons-nous dans un baiser !

TOUS DEUX

Baiser suprême !

DAPHNÉ

En cette heure d'effroi, de sanglots et de pleurs,
Que descende sur vous une mort apaisée.
Votre haleine s'enfuit vers la nue embrasée
Et vous serez unis en un tombeau de fleurs.

ROGER ET BELLISSENDE

Nous nous mêlons à la lumière.
Un chant subtil, un chant de feu
Monte en riant vers le ciel bleu.
L'amour nous ferme la paupière...

L'amour.... le bel amour....

Ils meurent.

DAPHNÉ

O clairs amants, adieu !

Immobile, elle regarde avec douceur es corps de Roger et de Bellissende. Le tocsin s'est arrêté. On n'entend plus de cris. Le Légat et Simon paraissent sur les remparts.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LE LÉGAT, SIMON

SIMON

La ville est morte. Plus de révolte qui gronde.

LE LÉGAT

La nuit de mon manteau couvre la paix du monde.

FIN

Poitiers. — Imprimerie Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo.